

Souvenirs des années Trente.

L'article de M. Albert Derouault paru dans notre bulletin n° 65-66¹ m'a rappelé bien des souvenirs. Aussi, pour lui faire écho, voici des souvenirs plus récents d'une dizaine d'années, puisque je suis un peu plus jeune que lui, et plus orientés vers l'école de garçons de Saint-Maur Centre et le quartier de Saint-Maur Créteil.

Mon père, Maurice Gillon, était originaire de La Charité-sur-Loire, dans la Nièvre. Bon élève à l'école primaire supérieure, son directeur l'avait présenté au concours d'entrée à l'École normale d'Instituteurs d'Auteuil à Paris et il y avait été admis en 1908. En 1911, il était nommé instituteur à l'École du Parc, à Saint-Maur-des-Fossés. L'année suivante, il était appelé au service militaire et ne retrouvera la vie civile que cinq ans plus tard.

Gravement blessé en novembre 1914, il avait séjourné dans plusieurs hôpitaux puis, malgré sa blessure, il avait été réincorporé à l'arrière du front avant d'être temporairement réformé en 1917. Il avait retrouvé Saint-Maur, mais à l'« École du Centre », la plus ancienne de Saint-Maur. Parmi ses collègues, il y avait Henry Pouvereau, déjà passionné d'histoire locale, professeur de lettres au cours complémentaire, et nommé peu après à l'école primaire supérieure dès son ouverture. Le directeur de l'école était Monsieur Roy, dont mon père admirait l'autorité et la compétence. Il était l'auteur du livre de grammaire utilisé dans toutes les écoles, je crois, jusqu'à la parution de celui d'Édouard Bled. Saint-Maur inspirerait-il les grammairiens ? La fille de Monsieur Roy a fait toute sa carrière à l'école Marinville. Des Saint-Mauriennes se souviennent peut-être encore d'elle ?

Mon père retournait passer toutes ses vacances à La Charité-sur-Loire. Au retour de ses vacances de Pâques 1919, il est revenu accompagné d'une Nivernaise, fille d'instituteur des environs de La Charité. Ils se sont installés au début dans une chambre du boulevard National (avenue Foch), au-dessus d'un café, près de la gare du Parc. Ce ne devait pas être très confortable, mais c'était la crise du logement. Quelques mois plus tard, grâce à une concierge dont le fils était élève dans la classe de mon père, ils ont pu louer un appartement rue de La Varenne, face à l'école du Centre, et où je suis né en février 1920.

Un immeuble du début du siècle.

L'appartement était situé au quatrième étage d'un immeuble bien construit. La salle à manger et le salon, côté rue de la Varenne, donnaient sur un balcon d'où l'on voyait la cour de l'école du Centre et, au loin, Créteil. Les chambres et la cuisine donnaient sur la cour. La salle à manger était la belle pièce de l'appartement, avec ses boiseries au mur, son décor au plafond et un poêle de fonte incorporé dans un ensemble de faïence vert foncé dans un angle de la pièce. L'ensemble était bien éclairé par une baie donnant accès au balcon. Les autres pièces étaient très simples. Il y avait l'eau, le gaz, et l'électricité. Ma mère venait d'un village où mon grand-père était instituteur, mais où l'on allait chercher l'eau au puits et où l'on s'éclairait à la lampe à pétrole. Le seul point d'eau de la cuisine

1. Albert Derouault, « Souvenirs des années Vingt », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 65-66, 1993-94, p. 19-34.

*L'immeuble
du n° 23,
rue de
La Varenne.*



et l'électricité malgré ses pannes fréquentes étaient un progrès considérable pour elle. Quant au gaz, il évitait d'allumer la cuisinière l'été, car il fait très chaud dans un appartement presque sous le toit. Cependant le gaz avait ses fantaisies. Il était fabriqué par distillation du charbon dans une usine d'Ivry ; il contenait de la vapeur d'eau qui se condensait dans le tuyau souple raccordé au fourneau. La flamme vacillait, accompagnée d'un borborygme caractéristique ; il suffisait de vidanger le tuyau. D'où l'expression « il y a de l'eau dans le gaz ».

Il n'y avait ni salle de bains ni chauffage central. La cuisinière à charbon était la plupart du temps le seul chauffage de l'appartement ; le poêle de la salle à manger n'était allumé que lorsque des invités étaient attendus ou lorsque ma sœur ou moi étions malades. Mes parents transportaient alors notre petit lit dans la salle à manger. Il est vrai que l'entretien du chauffage était une servitude, car en plus de sa surveillance pour qu'il ne s'éteigne pas, il fallait monter les seaux de charbon depuis la cave jusqu'au quatrième étage, et il n'y avait pas d'ascenseur. Le charbon était livré par le charbonnier, en sacs de cinquante kilos, qu'il descendait sur ses épaules depuis sa voiture à cheval, jusqu'à la cave, éclairée seulement d'une bougie. Il transportait ainsi plusieurs tonnes de charbon par jour, même l'été pour les cuisinières. La sueur collait la poussière de charbon sur sa figure et sur ses bras. Quel métier !

Dans la cuisine, une cuisinière à charbon sous une hotte d'aération faisait partie de l'équipement du logement, ainsi qu'un placard ventilé sous la fenêtre, pour conserver les provisions ; c'était le réfrigérateur domestique de l'époque. A l'automne, mon grand-père expédiait de la Nièvre par chemin de fer un sac de pommes de terre et un tonneau de vin. Le livreur laissait descendre le tonneau le long des marches de l'escalier de la cave en le retenant avec une corde passée dans un crochet scellé dans le mur.

Le lave-linge n'existait pas non plus, mais un lavoir dans la cour était mis à la disposition des locataires, ainsi qu'un foyer pour faire bouillir la lessiveuse, à condition d'apporter son bois. On pouvait aussi s'adresser à une laveuse-repasseuse, qui prenait le linge à domicile et le rapportait la semaine suivante, mais bien des gens ne pouvaient se permettre cette dépense. Descendre et remonter les quatre étages de l'immeuble était fréquent, avec le linge, les sacs de marché, ou



*La pompe à main
de l'ancien lavoir
du n° 23, rue de
La Varenne
(Photo Lucien
Gillon, 1996).*

*A droite :
L'école de garçons de
Saint-Maur Centre
(Photo Maurice Gillon,
juin 1929).*

un enfant dans les bras. C'était l'occasion d'un brin de causette avec les locataires rencontrés sur un palier pour reprendre son souffle.

À droite de notre immeuble se trouvait celui que possédait la famille Bizot ; à sa gauche un maraîcher, puis, à l'angle de la rue de La Varenne et de la rue des Écoles, l'entrepôt du marchand de vins Naudin². Derrière, on avait une vue sur une grande propriété, habitée par la famille Rousseau, et les immeubles de l'avenue Galliéni.

L'immeuble appartenait à un seul propriétaire, qui louait les appartements. On n'imaginait pas à l'époque un immeuble « de rapport » sans concierge. Celle-ci entretenait les parties communes de l'immeuble, distribuait le courrier aux locataires, encaissait même les loyers. Si elle était au service des locataires, elle représentait un peu le propriétaire ; il valait mieux être bien avec elle... L'immeuble était fermé la nuit. Lorsque un locataire désirait entrer ou sortir, il sonnait ou criait de l'intérieur « cordon s.v.p. ». La concierge tirait effectivement un long cordon qui pendait au-dessus du lit pour ouvrir le portail : il lui évitait de se lever la nuit.

Récemment, j'ai eu la curiosité de pénétrer dans cet immeuble. Maintenant en copropriété, il est bien entretenu. Dans la cour qui, heureusement, n'a pas été transformée en parking, se trouve encore le lavoir, équipé d'une pompe à main avec un lourd volant pour pomper l'eau d'un puits. Le foyer qui servait à faire bouillir les lessiveuses a disparu, mais on peut toujours faire sécher son linge sur le séchoir en plein air. De l'autre côté, un petit garage abrite les bicyclettes et les voitures d'enfants. Le long du mur, une grosse barre d'acier est supportée par deux poteaux : l'aspirateur domestique n'était pas d'usage courant, aussi les locataires plaçaient leurs tapis sur cette barre et les battaient énergiquement avec une « tapette » de rotin pour les dépoussiérer. Quel nuage !

2. Henri Naudin : premier adjoint au maire de Saint-Maur à l'époque ; son entrepôt a été démoli en 1996.



L'école de garçons.

Je précise « de garçons », car à l'époque, l'école primaire n'était mixte que dans les campagnes. Les filles allaient à l'école avenue Marinville, où se trouvait aussi l'école maternelle. Mon père n'avait que la rue à traverser pour se rendre à son travail, et il rentrait déjeuner à la maison. C'est un avantage énorme que je n'ai pas connu au cours de mes années d'activité.

L'école « du Centre » ne comprenait que le rez-de-chaussée des bâtiments actuels. Deux classes de chaque côté du bâtiment central, à droite le logement du concierge ; à gauche un pavillon à étage abritait les cours supérieurs ; il a disparu avec l'élargissement de la rue de La Varenne. La cour de récréation en contrebas était plantée de marronniers et gravillonnée. Au fond, un édifice utilitaire au haut de plusieurs marches : les sanitaires. Une montée pavée menait de la cour aux classes dont l'entrée se faisait côté rue des Écoles (avenue Auguste Marin). La grille de clôture, elle, est restée inchangée.

L'école primaire accueillait les enfants de 6 à 13 ans. La scolarité se terminait par l'examen du Certificat d'Études Primaires, mais il y avait, pour la majorité des élèves, la possibilité d'effectuer une année supplémentaire qui permettait l'accès à l'école primaire supérieure ou aux écoles d'apprentissage. Mais pour la quasi-totalité des enfants des campagnes et un bon nombre de ceux des villes, c'était vraiment la fin de la scolarité à 12 ans : ils entraient directement dans la vie d'adulte, soit comme apprentis chez un patron, soit en commençant à aider leurs parents à la ferme ou à leur commerce. Il y avait sept classes à Saint-Maur Centre en 1929, numérotées dans l'ordre inverse de l'âge des élèves :

7 ^e classe :	cours préparatoire		CP
6 ^e classe :	cours élémentaire	1 ^{ère} année	CE1
5 ^e classe :	cours élémentaire	2 ^e année	CE2
4 ^e classe :	cours moyen	1 ^{ère} année	CM1
3 ^e classe :	cours moyen	2 ^e année	CM2
2 ^e classe :	cours supérieur	1 ^{ère} année	
1 ^{ère} classe :	cours supérieur	2 ^e année	

Quelques élèves quittaient l'école primaire à la fin du CM2 pour le lycée ; ils étaient rares car le plus proche était le lycée Charlemagne à Paris. Le lycée Marcelin Berthelot n'a ouvert ses portes qu'en 1938, et c'était le premier lycée du canton. Pour mon père, il n'y avait rien au-dessus de l'école primaire, et il ne m'aurait jamais envoyé au lycée.

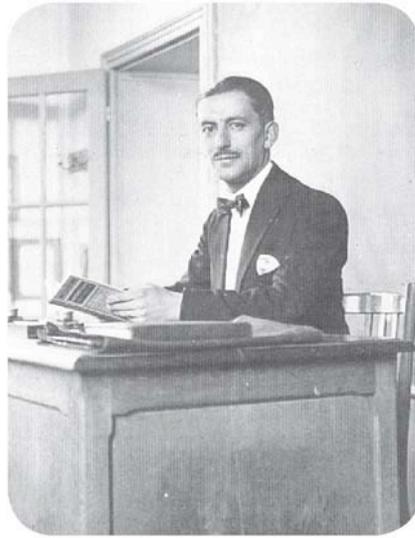
Mon père, comme ses collègues, se rendait à l'école en veston, cravate sur un faux-col très haut, et chapeau. Aucun instituteur ne se serait présenté sans cravate à l'école, aucune institutrice en pantalon ou sans chapeau ! Leur tenue est plus décontractée aujourd'hui. L'horaire était de 8h30 à 11h30 le matin ; de 13h à 16h l'après-midi, y compris le samedi, avec congé le jeudi. Les élèves les plus éloignés de l'école, vers les bords de Marne, venaient à bicyclette. Avant de rentrer chez eux,

les instituteurs accompagnaient les élèves en direction de leurs quartiers d'habitation, sur quelques centaines de mètres, puis ils se dispersaient. Cette obligation pour les maîtres a été supprimée peu avant mon entrée à l'école.

Le soir, à la maison, mon père corrigeait les devoirs de ses élèves et préparait son travail du lendemain. Il y passait beaucoup de temps. Je le voyais remuer les lèvres en lisant ; ma mère s' impatientait car le dîner était prêt. Alors je lui disais, et c'était vrai : « Papa apprend sa leçon » ! Il tirait aussi des exemplaires des chants et des récitations pour ses élèves par un système de polycopie sur une toile enduite d'une sorte de gélatine, mais les tirages n'étaient pas toujours très bons, ce qui le faisait pester.

Lorsque j'ai eu six ans, mon père m'a pris par la main avec fierté et m'a présenté au directeur de l'école pour m'y inscrire. Ma mère m'avait appris à lire et à compter, aussi j'aurais pu entrer au cours élémentaire mais, pour m'habituer, j'ai passé les deux derniers mois de l'année scolaire au cours préparatoire, avec M. Carivenc. Les murs de sa classe étaient décorés de dessins représentant les *Contes* de Perrault et les *Fables* de La Fontaine. Il savait nous raconter des histoires. Mais les élèves se déplaçaient beaucoup dans sa classe. C'était un original et sa pédagogie était, disons, très controversée par ses collègues³.

À la rentrée, c'était plus sérieux. Au coup de sifflet du maître de service, à 8h30, les élèves se rangeaient par classe, en rang par deux devant leur maître qui inspectait la propreté des mains et même des oreilles ! Le directeur surveillait, puis donnait l'ordre de rentrée. Nous remontions alors la pente au pas cadencé derrière notre maître pour aller dans nos classes. Au cours élémentaire avec M. Jouveny, les tables de deux élèves étaient bien alignées sur le parquet huilé (une particularité des écoles saint-mauriennes) ; dans le fond de la classe se trouvait un poêle à charbon, entretenu par le concierge. Notre travail était noté sur 10, avec livret mensuel de notes, classement individuel et appréciation du directeur. Cela



*Maurice Gillon, le «maître de Première»,
juin 1929.*

3. M^{me} Jouveny a remplacé plus tard M. Carivenc.

La photographie en 1929.

En 1929, Maurice Gillon a acheté un appareil photographique. C'était un appareil à plaques, format 9 x 12 cm, que l'on installait sur un pied. Je l'ai conservé. Il développait lui-même les plaques dans la cuisine de l'appartement, en tendant une couverture devant la fenêtre pour obtenir l'obscurité. Une petite lampe rouge permettait de voir sans impressionner les plaques. J'étais émerveillé de voir apparaître peu à peu les personnages au fur et à mesure du développement. Le tirage sur papier se faisait par contact, à la lumière naturelle, dans des châssis.

complété par des bons points, des billets d'honneur et de satisfaction. La première année, le maître distribuait encore des croix aux meilleurs élèves, que les mamans fixaient sur le tablier de leurs enfants avec un ruban de couleur. Cette pratique a été supprimée car elle provoquait des jalousies. Il y avait par contre des punitions : des « lignes », le piquet à la récréation et la retenue le soir après la classe.

Nous portions tous presque un uniforme : le tablier noir qui atténuait quelque peu les différences sociales. Il était indispensable. Pour un enfant de sept ans, il fallait non seulement apprendre à lire et à compter, mais aussi à écrire avec une plume trempée dans l'encre. Trop remplie, elle faisait des taches sur le cahier, « des pâtés » ; on avait de l'encre sur les doigts, qu'on essuyait sur le tablier ; à l'occasion on avait même de l'encre sur la figure ! Quelle facilité apporte maintenant le crayon à bille ! Mais les

enfants n'en écrivent pas mieux pour autant. Je n'ai jamais bien écrit et je perdais des places au classement mensuel le mois de la composition d'écriture.

La récréation était un moment de détente apprécié. J'ai été très vite connu de toute l'école. Dans la cour je jouais assez sagement. Les plus grands ne m'auraient pas taquiné comme ils le faisaient avec d'autres plus petits, car j'étais le fils du « maître de première », qui d'ailleurs se trouvait dans la cour. Et ma mère, elle me regardait jouer du haut de son balcon de l'autre côté de la rue. Quelle situation ! J'étais d'une nature tranquille, mais je crois que j'aurais quelquefois aimé me bagarrer comme d'autres.

Je n'ai de souvenir du CE2 que celui de plusieurs instituteurs suppléants successifs, probablement en raison de la maladie de l'un d'eux. Au CM1, M. Pion, le plus âgé de l'équipe, portait encore une redingote, un nœud papillon sur col à coins cassés et un lorgnon. Alors que ses collègues portaient une blouse grise pour se protéger de la poussière de craie du tableau noir, lui portait une blouse bleue. Il habitait Polangis, où son épouse était directrice. Les soirs d'été, on pouvait le voir cultiver ses légumes dans un grand jardin à Champigny, non loin de la Marne. Au CM2, M. Mireux était un maître assez sévère, mais il était un bon maître. Lorsque mon père a été nommé directeur, il a pris sa succession au cours supérieur. Sa classe donnait sur la cour ; elle était mal éclairée, peu ensoleillée. L'hiver, le vent passait sous la porte et glaçait les jambes car nous étions en culottes courtes. J'aurais apprécié la place près du poêle. La 2e classe, celle du « certificat d'études », était tenue par M. Hutin : c'était le chahut ! Il n'avait pas d'autorité. Bien que d'un naturel calme, entraîné par l'ambiance, j'ai bien dû y faire ma part de bêtises. Les élèves, pourtant, y passaient le certificat d'études avec succès.

La classe de première.

A la rentrée scolaire 1926-27, mon père avait été chargé de la première classe, le cours supérieur. C'était une classe importante et il avait passé une partie de ses vacances à préparer son programme de leçons et d'exercices pour l'année. C'est un gros travail, consigné sur un cahier à couverture noire, d'une écriture très fine, avec des titres en écriture ronde et de nombreux dessins. J'ai déposé ce cahier, ainsi que les registres de notes et d'appel de 1926 à 1934, aux Archives départementales du Val-de-Marne. Ils sont ainsi sauvegardés, et peuvent être consultés par le public⁴.

En octobre 1931, j'entrai dans cette classe, au premier étage du pavillon situé à l'angle de la rue de La Varenne et de la rue des Écoles. La classe était éclairée par des fenêtres sur deux côtés. Aux murs, des cartes et des travaux d'élèves ainsi que l'emploi du temps. Nous étions trente-deux élèves, moins que dans les autres classes dont l'effectif variait entre quarante et cinquante élèves. Que penseront les maîtres d'aujourd'hui de tels effectifs ? Ceux de l'époque ne s'en plaignaient pas.

C'est une situation particulière que de se trouver élève dans la classe de son père. Celui-ci m'avait prévenu que je serai traité de la même façon que mes camarades : il était sévère mais juste, et avait une autorité naturelle auprès de ses élèves (et de ses enfants aussi !). Il était apprécié des parents, qui lui auraient volontiers offert des cadeaux pour le remercier de l'enseignement donné à leur enfant, mais il prévenait qu'il ne les accepterait pas. De son enseignement, j'ai retenu plusieurs matières qui m'ont intéressé :

- en histoire, le premier trimestre était consacré aux civilisations antiques, égyptienne, grecque et romaine. Mon orientation technique a fait que je n'en aurai pas d'autre enseignement, sinon ce que j'ai appris au cours de mes voyages ;

- l'initiation à l'algèbre m'avait beaucoup intéressé aussi ;

- en français, je garde l'impression, probablement inexacte, que tout ce que j'ai appris dans cette matière, je l'ai appris dans cette classe ;

- pendant les travaux manuels, j'aimais aussi construire des volumes, cubes, cônes, etc., en papier fort découpé et collé. J'aimais aussi dessiner les cartes de géographie : c'était le devoir du jeudi matin.

En fin d'année, nous avions trois examens à passer : le concours des bourses, celui de l'entrée à l'École primaire supérieure (E.P.S.) et le certificat d'études primaires. Mon père tenait à ma réussite. Il aurait été déshonoré si j'avais échoué. Le soir à la maison, je refaisais encore un problème, une dictée, un exercice de grammaire. C'était du bourrage. Et voilà que trois jours avant le concours des bourses, je tombe malade. Mon père était effondré. Le médecin vient, fait tomber la fièvre et me remet sur pied pour le jeudi. Heureusement, les épreuves n'avaient lieu que le matin et à l'E.P.S. ; celle-ci n'était pas loin. J'ai été reçu au concours des bourses⁵. Le concours d'entrée à l'E.P.S. et le certificat d'études ne m'ont pas posé de problème.

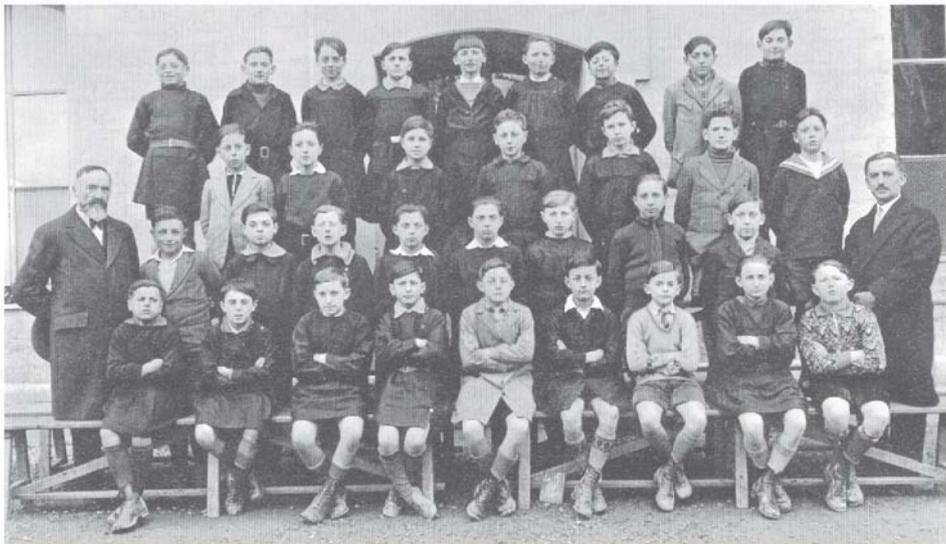
Les examens avaient lieu dans la mesure du possible le jeudi : l'école était libre et les maîtres aussi, qui servaient d'examineurs, bien sûr dans une autre école

4. Archives du Val-de-Marne, cote 1 J 1181.

5. L'État accordait des bourses aux élèves qui poursuivaient leurs études au-delà du certificat d'études primaires et répondaient à certaines conditions :

- réussir à l'examen, qui était plus difficile que le certificat d'études et le concours d'entrée à l'E.P.S. ;

- présenter une situation de famille digne d'intérêt : ressources modestes, un seul revenu, les parents ne devaient être ni pro-



La première classe, 1931-1932.

J'ai retrouvé avec plaisir au « Vieux-Saint-Maur » mes camarades René Bayart (décédé) et Georges Saouter. Je serais heureux de renouer avec ceux qui se reconnaîtraient sur cette photographie (tél. 01 48 83 62 88).

que celle où ils enseignaient. On évitait de sacrifier une journée d'école.

La liste des élèves de première de 1931-1932, écrite par mon père, était jointe à la photographie de la classe. Mes camarades avec lesquels j'avais le plus d'affinité étaient Pierre Castelin, Charles Delmas, Jacques Houlgatte, Pierre Pion, Georges Saouter. C'était ma dernière année à l'école primaire, et après avoir reçu de nombreux prix, j'allais entrer à l'E.P.S., rapidement identifié puisque mon père, « fournisseur » de l'E.P.S., y était connu !

Pour me récompenser, toute ma famille est allée passer deux semaines à Thonon, au bord du lac de Genève. Je n'avais jamais vu la montagne, et j'ai pu apercevoir le Mont Blanc. C'était un événement de famille, car nous passions habituellement les vacances dans la Nièvre. D'ailleurs pour mes parents, il n'y avait rien au-dessus de leur pays natal !

Le Directeur.

A la campagne, ou dans les écoles à petit nombre de classes, le directeur faisait en même temps la classe, mais dans les écoles plus importantes, il était déchargé de classe pour se consacrer entièrement à l'administration de l'école et sa bonne marche, et assurer la discipline. Il n'avait pas en principe d'autorité sur l'enseignement lui-même, mais ses conseils étaient toujours appréciés des instituteurs débutants. M. Colson, le directeur de Saint-Maur Centre, était une personne impo-

priétaires ni commerçants, ni artisans ;

- être victime de la guerre, orphelin, pupille de la Nation. C'était mon cas : mon oncle avait été tué, mon père blessé. Par un jugement du tribunal de Première Instance, j'avais été déclaré « adopté par la Nation », mention portée sur mon acte de naissance. J'ai obtenu une bourse de 300 francs par an (150 euros d'aujourd'hui) ; ce n'était pas le Pérou ! Etre pupille de la Nation procurait aussi un avantage minime : dispense de droits d'inscription aux examens.

sante, avec une belle barbe, mais affable. Il passait au moins une fois par jour dans les classes pour transmettre les consignes aux maîtres et relever les absences ; il avait souvent une information pour les élèves, un conseil, un exemple complétant l'enseignement du maître, une leçon de morale ou une réprimande. Il avait créé une coopérative pour compléter le matériel fourni par la Ville de Saint-Maur. Les élèves donnaient chaque mois une somme selon les possibilités de leurs parents, ce qui permettait d'acheter des livres pour la bibliothèque, et du matériel pour les « leçons de choses ». Le directeur avait aussi fait électrifier le « Pathé-baby » : il louait des films éducatifs ou distrayants qu'il projetait à l'ensemble de l'école le samedi au début de l'après-midi. Les associations de parents d'élèves n'existaient pas encore. Le directeur recevait individuellement les parents qui le souhaitaient et il se plaignait du temps qu'il y passait. Les instituteurs s'entretenaient le plus souvent avec les parents le soir à la sortie des classes.

Mais si M. Colson était aimable, il était très pointilleux sur l'école laïque. Voici un incident dont j'ai le souvenir : l'*Association Saint-Nicolas* (ASN), qui existe toujours, s'était créée. Elle assurait la propagande religieuse et défendait, bien sûr, les écoles religieuses. L'un de ses membres, pris d'un zèle excessif, avait alors inscrit en grandes lettres sur le mur de l'école côté rue de La Varenne :

« VIVE A.S.N. A BAS ECOLE ».

Alors le directeur a explosé. Il est passé dans toutes les classes stigmatiser l'attitude de ceux qui avaient osé s'en prendre à l'école laïque, institution de la République. Il a écrit au président de l'A.S.N., au curé et bien sûr aussi au maire. Les services municipaux ont effacé rapidement l'inscription. Les relations entre la paroisse et l'école étaient à peu près inexistantes et le moindre incident réveillait l'animosité du début du siècle. Les instituteurs reprochaient aux écoles privées le faible niveau de leur enseignement et aux écoles religieuses d'entretenir un certain dénigrement vis-à-vis de l'école laïque.

Quelques compléments.

Professeurs spéciaux : Le certificat d'études comportait des épreuves de dessin, de chant et de gymnastique. Pour décharger les maîtres de cet enseignement, la Ville de Saint-Maur payait des professeurs spécialisés : en dessin, M. Chameron ; en chant, M. Jutard⁶ ; en gymnastique, M. Locard.

Les études surveillées : De 16 h 30 à 18 h, les maîtres surveillaient les devoirs et les leçons des enfants qui le désiraient. C'était payant, mais la somme était modique ; le directeur répartissait les sommes recueillies entre les maîtres et décidait avec eux d'accorder la gratuité à quelques enfants. On a un moment supprimé les études surveillées et les devoirs à la maison, puis on y est revenu...

Le patronage laïque : Le jeudi était jour de congé, réservé à un enseignement religieux éventuel, qui avait lieu le matin. L'après-midi, pour ne pas laisser les enfants livrés à eux-mêmes, ceux qui le désiraient étaient accueillis à l'école. Ils jouaient dans la cour s'il faisait beau ou, s'il pleuvait, le maître de service lisait une histoire ou projetait des diapositives. Le patronage laïque était gratuit ; les maîtres recevaient une indemnité de la Ville de Saint-Maur. Le patronage laïque

6. Nous avons appris avec lui l'*Hymne à la joie*, un chant pour le certificat d'études. Dans cet entre-deux-guerres, qui aurait pensé que le poème de Schiller, immortalisé par Beethoven dans sa *Neuvième symphonie*, deviendrait l'hymne européen cinquante ans plus tard ?

a été remplacé par la maison du mercredi, payante, je crois.

Quand mon père y était de service, je l'accompagnais. A la fin de l'après-midi, il me donnait un bon avec le nombre de parts nécessaire et, avec un camarade, j'allais chez le boulanger qui se trouvait à l'angle des rues Desgenettes et des Remises. La boulangère coupait le nombre demandé de parts de gros pain (le pain de quatre livres qui se vendait encore au poids), et autant de barres de chocolat ; ensuite, elle mettait le tout dans une corbeille à papiers que nous avions apportée (l'hygiène ?). A notre retour à l'école, mon père faisait la distribution.

La concierge.

Au début de ma scolarité, il y avait un ménage de concierges, les Colombier. Puis M^{me} Colombier est devenue veuve. Elle fut alors aidée par son gendre, car il fallait assurer non seulement le gardiennage de l'école, mais aussi le nettoyage des classes le soir et, l'hiver, l'allumage et l'entretien du feu des gros poêles de chaque classe. Mon père lui évitait la peine de monter au premier étage où se trouvait sa classe en entretenant lui-même le poêle. La cantine n'existait pas ; la concierge faisait réchauffer les gamelles des quelques élèves qui ne rentraient pas chez eux pour déjeuner. Et puis elle faisait l'infirmière en accueillant les malades en cours de journée. Quand un élève s'écroulait le genou en tombant dans la cour, il allait chez la concierge qui barbouillait la plaie de teinture d'iode. Son picotement sur la plaie était insupportable, mais un garçon ne se plaint pas ! Puis avec un gros pansement autour du genou, le gamin retournait jouer.

Les garçons sont impossibles et il y avait des cas plus graves, bras ou jambe cassé. L'école n'avait pas le téléphone et il fallait envoyer chercher médecin ou ambulance. Les maîtresses venant des écoles de filles et arrivant dans une école de garçons étaient effrayées en voyant les garçons se battre à la récréation ; elles les voyaient tous broyés avant la fin de la récré !

Les maladies.

Au cours de leurs premières années d'école, les enfants attrapaient toutes les maladies contagieuses possibles : coqueluche, rougeole, varicelle, scarlatine, oreillons, rubéole, diphtérie. Les maladies de leurs enfants étaient un sujet de conversation favori entre ma mère et ses amies, c'est peut-être pourquoi je m'en souviens. Les antibiotiques n'ont été découverts que quinze ans plus tard. Aussi le médecin ne pouvait que tenter d'éviter des complications dues à la maladie pour les enfants les plus faibles. Ainsi des enfants mouraient de rougeole et de scarlatine. Mais la maladie la plus redoutée des parents était la diphtérie, qui développait une taie dans la gorge, le 'croup', et une paralysie de certains organes. Un vaccin a été découvert vers 1926 et mes parents m'ont fait vacciner avant même que la vaccination antidiphtérique ne soit rendue obligatoire. La vaccination antivariolique était obligatoire depuis longtemps et renouvelée à l'école même, tous les trois ans⁷.

Le médecin était cher pour les gens pauvres – il y en avait à Saint-Maur – et rarement appelé. Une protection sociale relative n'existait que par des mutuelles pour les fonctionnaires, les employés des services publics et ceux de quelques grandes entreprises. Les assurances sociales n'ont été créées qu'en 1930. Certains

7. Pour me guérir de la coqueluche, ma mère m'emmenait 'au bon air', l'après-midi, sur la terrasse du plateau de Gravelle. Le frère d'un de mes camarades est décédé de la rougeole vers 1931. Le neveu de la concierge, avec lequel je jouais dans la cour de l'immeuble, est décédé de tuberculose à 15 ans. J'avais oublié d'attraper les oreillons pendant mon enfance ; je les ai eus à l'âge de 40 ans, et j'ai été très malade.

enfants ne voyaient un médecin qu'une fois par an, au cours de la visite du médecin scolaire. Il détectait bien des anomalies oculaires, auditives, affections pulmonaires, souvent la tuberculose. On envoyait les tuberculeux pendant quelques mois dans un sanatorium, mais la guérison n'était pas assurée.

Les nécessiteux.

Le R.M.I., les allocations familiales et celles de chômage étaient inconnus. Il y avait alors des familles vraiment pauvres. La disparition du père, ou son chômage, était une catastrophe qui mettait une famille dans le dénuement. Ces familles ne pouvaient compter que sur les quelques secours de la Ville de Saint-Maur, de la paroisse ou de particuliers. La Ville distribuait des bons de charbon, de vêtements, de galoches. Ces dernières, qui ont disparu, étaient des chaussures montantes, avec une semelle de bois ; elles n'étaient pas élégantes, mais chaudes. Pour que leurs enfants n'attrapent pas froid, leurs mamans plaçaient sous leur chemise, devant et derrière, plusieurs feuilles de journal : c'était chaud et bon marché. Pendant la crise de 1930-1932, des chômeurs venaient chanter dans la cour des immeubles ou jouer de la musique. Depuis le quatrième étage, nous leur jetions une piécette, enveloppée dans un papier pour qu'ils puissent la retrouver sur le sol.

Vers les vacances.

Le mois de juin était le mois des examens : certificat d'études, concours d'entrée à l'E.P.S., concours des bourses. Puis il y avait le concours de chant des écoles. Toutes celles de Saint-Maur y participaient, et comme elles avaient toutes le même professeur de chant, elles avaient toutes un prix ! Enfin la fête de gymnastique réunissait toutes les écoles de la commune au Stade olympique Chéron. Garçons et filles défilaient au pas cadencé au son de la musique municipale et, après le discours du maire, Auguste Marin, exécutaient des mouvements d'ensemble et des figures que les parents applaudissaient. On sentait ensuite un certain relâchement à l'école. Maîtres et élèves attendaient les grandes vacances. Nous n'avions eu au cours de l'année que dix jours de vacances à Noël et dix jours à Pâques. Nous aurions deux mois de grandes vacances, du 31 juillet au 1er octobre, et c'était tout !

La distribution des prix était le couronnement de l'année scolaire. Elle était organisée par la Ville de Saint-Maur au stade, dans la salle Henri Paté, avec une journée par groupe scolaire, les garçons le matin, les filles l'après-midi. La musique municipale jouait, la chorale des élèves chantait ; l'après-midi, les filles dansaient. Les meilleurs élèves, prix d'honneur et prix d'excellence, montaient sur l'estrade, au son d'une ritournelle jouée par la musique, pour recevoir leur prix. Ils étaient félicités par le maire-adjoint de service ou quelquefois Auguste Marin lui-même, puis ils allaient embrasser leur maman invitée à prendre place sur l'estrade. Il était rare qu'un enfant n'ait pas de prix, au moins un prix de consolation. Il y avait des prix spéciaux pour le certificat d'études, un dictionnaire ou, certaines années, un fer à repasser offert aux filles pour promouvoir l'emploi de l'électricité. Les prix spéciaux portaient le nom de leur donateur, comme le prix Gradé. Certains prix consistaient en un petit pécule appelé « livret de caisse d'épargne ». Son montant était souvent de 10 francs. Les parents remerciaient les maîtres, tout le monde souriait, c'était gai : mai 68 a balayé les distributions de prix...

Quand ma sœur est allée à l'école Marinville, nous passions la journée en distribution de prix. Une année, elle a eu pour institutrice M^{me} Feltz, qui avait sa fille et son fils à l'école. Nos familles d'instituteurs ont fait connaissance, puis

ont décidé de déjeuner dans un restaurant du Parc Saint--Maur pour éviter un aller et retour entre le stade et le vieux Saint-Maur (on faisait les trajets à pied). Les deux familles ont sympathisé et leurs relations se sont poursuivies après que mon père eût quitté Saint-Maur. C'est ainsi que je suis revenu un jour y épouser une fille d'institutrice, devenue institutrice elle-même, Paulette Feltz ! Quand les deux familles se rencontraient, les enfants jouaient ensemble. Paulette avait beaucoup admiré la locomotive en meccano que j'avais construite. Pour aller à l'E.P.S., je passais rue des Remises sous le pont de la gare de Saint-Maur-Créteil ; elle était au-dessus, attendant le train pour l'E.P.S. de La Varenne et je n'osais pas la regarder : mes camarades se seraient moqués de moi !

Fin d'année.

L'école n'était plus obligatoire après la distribution des prix, mais les maîtres assuraient une permanence. J'y allais pour aider mon père à ranger les livres et fournitures pour l'année scolaire suivante. Les instituteurs sont des gens sérieux, mais ils ne sont pas austères. A l'initiative du directeur, M. Colson, une ou deux réunions étaient organisées à l'école à cette période de l'année, réunissant les maîtres et leur famille. Chacun apportait quelque chose, vin ou pâtisserie. Les dames chantaient, les messieurs racontaient des histoires... présentables, M. Colson récitait des poèmes. Les enfants jouaient entre eux ; M. Carivenc leur improvisait une séance de guignol. Et puis on se séparait, en attendant la rentrée du mois d'octobre.

Le quartier de Saint-Maur-Créteil.

Si j'ai beaucoup développé le chapitre sur l'école, c'est peut-être parce que j'ai eu une école pour horizon pendant toute ma jeunesse : à Saint--Maur d'abord, à Bourg-la-Reine ensuite, et même en vacances dans l'école du village où mon grand-père enseignait. Alors, sortons de l'école de Saint-Maur Centre.

De chaque côté de l'école, une grande rue : la rue du Pont de Créteil et la rue de La Varenne qui étaient pavées. Les rues transversales étaient seulement empierrées, avec des trottoirs. Toutes étaient éclairées au gaz avec un bec tous les cinquante mètres, alternativement d'un côté et de l'autre de la rue. Vers 1930 ou 1932, « c'est pour les élections », a dit mon père, la Ville a fait installer l'éclairage électrique dans les grandes artères de Saint-Maur. Il s'appelait l'éclairage axial car les lampadaires étaient suspendus par deux poteaux métalliques au-dessus de la chaussée. Les trottoirs étaient plantés d'arbres ; la commune était déjà connue pour celle du département de la Seine possédant le plus d'arbres plantés dans ses rues. Malheureusement beaucoup ont disparu des grandes artères avec leur élargissement.

La circulation n'était pas très dense, avec davantage de voitures à cheval que de voitures à moteur, beaucoup de bicyclettes et de piétons. Les feux de carrefour, les passages pour piétons, n'existaient qu'à Paris. Les livraisons se faisaient souvent en triporteur : le « planteur de Caiffa » pour l'épicerie, le marchand de vin, l'été le marchand de glaces qui s'annonçait au son de sa clochette. Le vitrier, lui, transportait ses vitres trop fragiles sur son dos (les gens cassaient donc tant de vitres qu'on le voyait si souvent passer ?). Le rémouleur passait aussi avec sa meule proposant d'affûter « couteaux-ciseaux-rasoirs ». La matelassière, elle, avait besoin de place. Elle installait son cadre et sa cardeuse dans la cour des immeubles quand c'était possible et, sinon, sur le trottoir où, après avoir cardé la laine pour lui redonner son volume, elle refaisait complètement un matelas cousu à la main,

sur un grand cadre de bois démontable.

On ne connaissait que les commerçants de proximité ; d'ailleurs on n'avait pas de voiture pour aller très loin. À la Croix-Souris, il y avait le boucher, le marchand de charbon, le laitier qui faisait paître ses vaches dans un pré à l'emplacement actuel du terrain de sport du lycée Marcelin-Berthelot. Chaque matin, il montait nos quatre étages pour déposer le lait à notre porte. L'épicerie 'Les Primistères parisiens', tenue par M. Denis, vendait vin, légumes et épicerie. Il donnait des bons-primés qui permettaient d'obtenir de la vaisselle ou de petits ustensiles ménagers. Dans sa niche, la croix du Café 'La Croix-Souris' est miraculeusement conservée, bien que partiellement masquée par les trop nombreux panneaux indicateurs.

Rue du Pont de Créteil s'ouvrait la grande quincaillerie Chaudron qui donne maintenant rue de la Varenne ; elle est une des plus anciennes de Saint-Maur, ce genre de commerce est devenu rare. En face, une entreprise dont le nom m'a toujours étonné : «SOYEZ FRÈRES», en lettres d'or au-dessus d'une grille monumentale ; les frères Soyez traitaient des plumes d'oie pour fabriquer des cure-dents et bourrer des oreillers haut de gamme ! Après son expropriation pour construire le collège Rabelais, j'ai retrouvé cette entreprise réinstallée dans la Nièvre, à Donzy, sous le nom de Soyez S.A.. Un peu plus loin, une modiste confectionnait des chapeaux sur mesure pour ses clientes. Voilà encore une profession presque disparue.

Rue des Remises, le marchand de couleurs Collin fabriquait encore de la pein-

*« J'ai deux
amours » : chanson
achetée au marché de
Saint-Maur-Créteil,
que ma mère chantait
en s'accompagnant
au piano. Un disque
de 1935. Cette chan-
son a rendu célèbre
Joséphine Baker
(1905-1975), la pre-
mière femme nue sur
la scène des Folies-
Bergère, le 2 octobre
1925.*



ture à la demande en broyant des couleurs en poudre avec du siccatif et de l'huile de lin. Mais il vendait aussi la célèbre peinture Ripolin. L'électricien Chessebeuf fabriquait les accumulateurs Oréor dans une petite usine, passage Dartoit-Bidot. On trouvait le Familistère pour l'épicerie. A la laiterie Maggi, la laitière aux cheveux blancs bien coiffés puisait le lait dans une grande bassine avec des mesures conçues pour cet usage.

La poste se trouvait rue des Remises ; elle avait remplacé la gendarmerie. Depuis le guichet, on pouvait apercevoir la téléphoniste qui établissait manuellement les communications et l'appareil Morse pour envoyer et recevoir les télégrammes. J'étais fasciné par la devanture du marchand de jouets ; ma mère me laissait regarder un moment, mais refusait d'entrer. En face, la pharmacie Daguin et ses rangées de bocaux colorés sur les étagères. M. Daguin régnait sur la pharmacie

et conseillait ses clients avec autorité. J'étais surtout intrigué par la caisse enregistreuse : elle était très moderne et faisait apparaître aux clients le prix à payer ; on trouve maintenant ces caisses enregistreuses dans les magasins d'antiquités. Un autre magasin dont j'ai le souvenir : la grande épicerie Krieg, qui avait installé un appareil à griller le café sur le trottoir de l'avenue Desgenettes, dont le parfum embaumait toute la place. Il y avait encore un magasin de cycles sur la place. Ils étaient nombreux dans Saint-Maur. Les mécaniciens réparent aujourd'hui des voitures. Le nombre de cafés a diminué aussi. Par contre, les banques étaient rares, il n'y en avait pas dans le quartier.

Et puis il y avait le marché, qui avait lieu déjà le mardi et le vendredi, avec ses étals mobiles ; seules les toiles de protection ont changé de couleur. Il est resté très vivant bien que les marchands crient moins fort, mais je préférais le voir sur le fond de verdure du monticule en haut duquel se trouvait la gare, plutôt que le mur de verre qui reflète, affreusement déformées, les façades des maisons de la rue Bobillot. Les marchands du marché garaient leurs voitures à cheval rue Leroux et rue des Saules (rue Ronsard). Les chevaux, un sac autour du cou, mangeaient lentement leur picotin d'avoine ; leur crottin était une aubaine pour le jardin des riverains qui le ramassaient soigneusement ! Il y avait des marchandes de tissu au mètre. Ma mère en achetait à M^{me} Houlgate, la mère d'un de mes camarades de classe. Elle cousait elle-même des vêtements pour elle, ma sœur ou moi. Elle



Les bureaux d'octroi de Saint-Maur étaient semblables à celui du pont de Maisons-Alfort, le seul de la région qui subsiste encore.

faisait faire les vêtements 'habillés' par une couturière qui habitait l'île Fleurie, en fournissant le tissu.

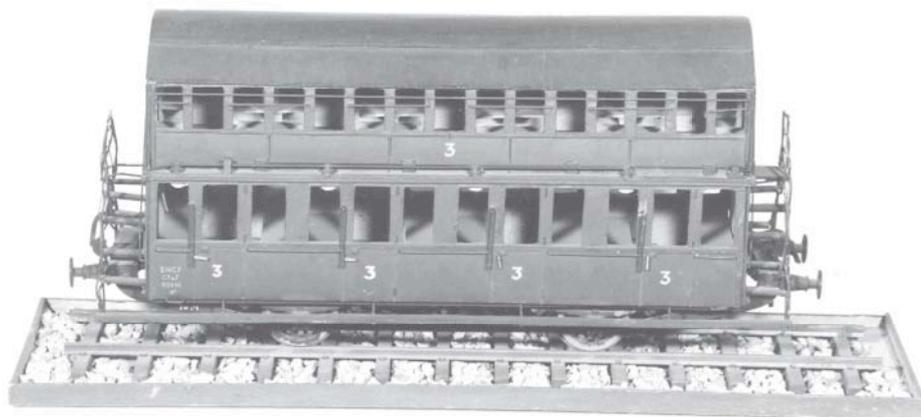
Le marchand de musique, lui, s'est modernisé : il vend des cédés. A l'époque, il vendait des disques 78 tours qu'il faisait écouter sur un phonographe. C'était moins bruyant que le rap. Nous n'avions ni phono, ni radio à la maison. Ma mère achetait au marchand de musique les chansons à la mode, deux feuillets avec paroles et musique qu'elle chantait en s'accompagnant au piano.

Les marchands sont mieux équipés, avec leur camionnette au lieu de la voiture à cheval, et leur balance électronique qui fait payer le prix presque au gramme près. La plupart d'entre eux se servaient de la balance Roberval à poids. Le marchand « faisait le bon poids » pour la cliente, ou quelquefois trichait sur le poids de la marchandise ou sur l'addition faite à la main ou de tête. Il y avait eu un progrès

avec la balance dite automatique, sur laquelle il pouvait lire le prix en fonction du poids et du prix au kilo, sur une table en forme de grande part de Brie incorporée à la balance.

Les supermarchés, les libres-services n'avaient pas encore été inventés ; 'le' grand magasin de Saint-Maur, c'était les Galeries d'Adamville, dont on peut encore à l'heure actuelle juger de l'importance. Les gens allaient aussi au marché de Joinville, à pied malgré leurs sacs chargés, car certains trouvaient le tramway cher. Ce marché était plus important que celui de Saint-Maur-Créteil, mais il fallait faire attention au retour et emprunter les petites rues : il y avait en effet, à l'entrée de Saint-Maur, un octroi. Un employé, que l'on appelait encore le 'gabellou', inspectait les sacs chargés de provisions et faisait payer une taxe d'entrée aux marchandises. Bien des gens comptaient encore en 'sous' (vingt sous pour un franc), et veillaient à ne pas en gaspiller quelques-uns.⁸

Pour les gros achats, on allait à Paris, en empruntant souvent le 'tram'. Le 13b, par exemple, passant par Charenton, pénétrait dans Paris et nous laissait à proximité des grands magasins du Louvre, de la Belle Jardinière (disparus), mais aussi de la Samaritaine et du Bazar de l'Hôtel-de-Ville, paradis des bricoleurs. Le 110, lui, montait péniblement la côte de Joinville, traversait le bois de Vincennes et nous laissait au terminus du métro, la Porte de Vincennes⁹. En automne, il faisait de longues glissades sur les rails jonchés de feuilles mortes aux arrêts du



*Une voiture type « Bidel » de la ligne de Bastille.
Maquette du Musée de Saint-Maur-des-Fossés.*

bois de Vincennes. Mais c'était une promenade avec ses imprévus : la perche qui s'échappait du fil de contact, la baladeuse (la remorque) qui déraillait. Elle était légère et, après avoir fait descendre les voyageurs, le conducteur et le receveur parvenaient à la remettre sur les rails avec le long levier qui servait à commander les aiguillages.

8. L'Annuaire du Tout Saint-Maur de 1927-1928 fournit les tarifs de l'octroi à l'entrée de Saint-Maur et l'emplacement des bureaux, p. 58 à 63 (Archives communales de Saint-Maur).

9. La ligne n°1 a été prolongée jusqu'au château de Vincennes en 1931 à l'occasion de l'Exposition coloniale.

Le chemin de fer de Bastille.

On a beaucoup écrit sur cette ligne qui reliait Paris à Verneuil-l'Étang, par de pittoresques wagons à impériale. Mais on ne peut évoquer le quartier de Saint-Maur-Créteil sans en dire un mot puisque cette ligne a contribué à son développement et à son animation. On voyait les trains arriver à travers les arbres de la pente ombragée qui menait à la gare, construite en haut d'un important remblai. On voyait aussi le panache de fumée de la locomotive, attaquant péniblement la côte vers Joinville, sur le viaduc. La gare assurait le service des voyageurs et des marchandises, et l'on pouvait mettre sa bicyclette au fourgon et la retrouver à l'arrivée. Les wagons étaient peu confortables et mal éclairés, mais on était assis. A l'impériale, les filles, sous prétexte de libérer une place, s'asseyaient volontiers sur les genoux des garçons. Des joueurs de belote se retrouvaient chaque soir dans le même compartiment : ils avaient le temps de faire leur partie, mais c'était juste ; quelquefois, un joueur sautait du train qui redémarrait de la gare à Saint-Maur-Créteil. Les trains n'étaient pas trop rapides : le matin, un voisin de palier fumait une cigarette au balcon ; lorsqu'il apercevait le panache de la locomotive démarrant de la gare du Parc, il jetait sa cigarette et avait le temps d'arriver à celle de Saint-Maur-Créteil en même temps que son train.



*Le mur de la « cassine »
de Catherine de Médicis.*

D'un bord de Marne à l'autre.

De la gare de Saint-Maur-Créteil, en empruntant la rue Noël, on arrivait rapidement à la Marne, ou du moins à son petit bras qui isolait l'île Fleurie. Comblé pendant la guerre, ce bras est devenu le boulevard du général Ferrié. C'était un endroit tranquille, avec ses grands platanes qui ont subsisté. A gauche de l'île, la passerelle pour piétons évitait aux Cristolliens un long détour par le pont de Créteil pour rejoindre la gare. Reconstituée, elle n'a pas retrouvé sa fréquentation antérieure : les Cristolliens se sont habitués à la voiture. Entre la passerelle et l'île, quelques laveuses utilisaient encore le bateau-lavoir un peu délabré ; on pouvait les voir remonter la rue Noël en poussant leur brouette à claire-voie pleine de linge mouillé. A droite de l'île Fleurie, vers l'aval, le quai Schaken, sentier le long de

la rive herbeuse de la Marne, menait à la piscine Schaken, où j'ai appris à nager, avec des bons distribués à l'école. Les digues de protection n'existaient pas, et, l'hiver, la Marne envahissait souvent la rue Jules Joffrin, la rue Alphonse Karr, le bas de la rue Pinet (Georges Politzer) et les pavillons riverains. En longeant le dépôt des tramways, après avoir aperçu, à l'angle de la rue Ronsard et du boulevard des Bagaudes, le reste du mur de la 'cassine' (la ferme) de Catherine de Médicis, on arrivait au boulevard Maurice Berteaux. Vers Joinville, la façade déjà un peu délabrée du 'château Schaken' formait un ensemble romantique sur le fond du viaduc du chemin de fer. Le lycée Marcelin-Berthelot n'existait pas.

A l'angle du boulevard Maurice-Berteaux et de la rue du Four, une grande propriété regroupait les activités paroissiales. La retraite de première Communion y avait lieu pendant les trois premiers jours d'une semaine de juin, puis le mercredi

– c'était le jour pour Saint-Maur – la Communion solennelle avait lieu le matin et la confirmation par l'évêque l'après-midi. La nef de l'église avait conservé sa charpente en bois qui s'harmonisait mieux avec le chœur que la voûte de plâtre qui l'a remplacée. Ce quartier était un village avec ses commerçants, ses cafés. La place d'Armes avait gardé son caractère presque médiéval, avec ses maisons face à l'église qui ont servi de cadre au film « Mon Oncle » de Jacques Tati. Si l'on n'y trouvait pas le maire, il y avait le conseiller municipal, le curé et les bonnes sœurs, même l'ivrogne et la prostituée. Les voitures étaient rares et les gosses pouvaient jouer sur la place sans danger. Le tramway s'annonçait en montant la rue de Paris en grinçant. Ses fils défiguraient un peu le chevet de l'église, mais les voitures en stationnement sont-elles plus esthétiques ?

Un enterrement passe maintenant inaperçu, parmi la circulation des voitures. Mais au cours de notre promenade, on aurait eu le temps de le voir passer, le corbillard tiré par deux chevaux noirs, les personnes le suivant marchant lentement, vêtues de noir, les messieurs nu-tête, les dames voilées de noir. Souvent, le porche de l'église, la maison du défunt étaient drapées d'une tenture noire aux ornements argentés, avec l'initiale du nom de la famille.

En descendant la rue de l'Abbaye, provinciale et silencieuse, la tour Rabelais portait encore son habillage de plâtre ; le couvent s'abritait derrière un haut mur. La prairie, traversée par le rû de saint Babolein, a fait place à un ensemble d'immeubles. On atteignait la Marne à nouveau. Au fond, à gauche, le pont de Joinville était encore un pont de pierre aux petites arches sous lesquelles passaient les péniches, souvent tirées par des mulets, avant d'emprunter le canal. En face, il faisait bon se baigner l'été dans l'une des baignades ensoleillées et se désaltérer dans une guinguette proche. La Marne était animée le dimanche avec ses barques, ses canoës et ses pêcheurs¹⁰. Mais la vie en a disparu, la Marne est vide. On n'y trouve



Maurice Gillon et Lucien Gillon à Baccarat en 1913.

10. Les collections de dessins et aquarelles d'Antoine Cluzeau et d'Adrien Lemaître, conservées au Musée de Saint-Maur, sont d'excellentes illustrations du vieux Saint-Maur de l'époque.



Leurs citations.

Les traces laissées par la guerre.

Dix ans après la fin de la 'Grande Guerre' ¹², les marques qu'elle avait laissées étaient encore profondes : survivants handicapés à vie, veuves élevant seules leurs enfants, jeunes filles restées célibataires par manque d'hommes. Quelle famille, d'ailleurs, n'avait pas eu ses épreuves ? C'est pourquoi je me permets de citer la mienne.

Mon père était resté en relation avec d'anciens camarades de guerre. L'un, André Bourdier, marchait avec une canne ; un autre, M. Anselme, avait un bras inerte à la suite d'une blessure à l'épaule. M. Decourtiat, resté célibataire, vivait avec sa sœur, M^{me} Tartron, veuve de guerre. La dernière lettre de René Joubert à mon père a été conservée, ainsi que la lettre de sa mère annonçant son décès. Blessé en 1915, il ne s'était pas remis de ses blessures et était décédé deux ans plus tard. Il était sorti premier de l'école normale et avait débuté en même temps que mon père à l'école du Parc. Le frère de mon père, Lucien, avait été tué en août 1914 au combat de Grandfontaine (Alsace). Mes parents m'ont donné son prénom pour conserver son souvenir. Son corps n'a jamais été retrouvé. Les réponses gênées aux nombreuses demandes de recherches faites par mes grands-parents ont été conservées ¹³. Puis leur second fils a été blessé deux mois plus tard. Quel calvaire pour eux !

Le handicap de mon père n'était pas apparent. Blessé en novembre 1914, il ne respirait qu'avec un seul poumon et ne pouvait soutenir aucun effort physique prolongé ; les intestins perforés, il avait de fréquents troubles intestinaux. Sa blessure n'avait même pas été recousue et ne l'a été qu'une quinzaine d'années plus tard par un chirurgien à l'occasion d'une autre opération. De nombreuses

11. M. Grieshaber est l'un des fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie « Le Vieux Saint-Maur ».

12. 1 357 000 morts, 3 595 000 blessés, 760 000 orphelins, 600 000 veuves.

13. Mes parents sont allés à sa recherche dans les cimetières d'Alsace ; ils n'ont rien trouvé. C'était leur voyage de noces... Le frère de ma belle-mère, Paul Mérot, a été tué quelques semaines avant l'Armistice.

jeunes filles avaient un filleul de guerre : un soldat sans famille avec lequel elles correspondaient pour entretenir son moral (il y a eu ainsi des mariages après la guerre). Ma mère en avait un, Verdelet. Il est venu plusieurs fois à la maison ; blessé à la tête, il était devenu aveugle. Il avait épousé son infirmière, mais un jour elle s'est lassée. Ils ont divorcé...

Le gouvernement avait accordé pensions et décorations aux survivants mais cela ne compensait pas un lourd handicap. Le souvenir des morts était entretenu par les associations d'anciens combattants et les cérémonies, en particulier à l'anniversaire de l'Armistice. Les anciens combattants se rendaient au cimetière en cortège, avec leurs décorations et certains même avec leur uniforme défraîchi, derrière la musique municipale. Mon père ne manquait pas de s'y rendre avec un groupe d'élèves. Après la cérémonie devant le monument aux morts, les familles allaient se recueillir sur la tombe de leurs disparus au cimetière militaire créé par la Ville de Saint-Maur. Même ceux qui n'avaient pas de tombe à visiter tenaient à traverser la grande allée en silence.

Quelques distractions.

Le souvenir conservé des épreuves de la guerre n'empêche pas la vie de continuer. Il y avait des distractions à Saint-Maur, qui n'a jamais été une ville-dortoir. Elle était déjà renommée pour le nombre de ses associations d'entraide, culturelles ou sportives, ainsi que pour son caractère 'résidentiel' et le grand nombre d'arbres plantés dans ses rues. Il n'y a jamais eu de grandes usines implantées dans Saint-Maur.

Je ne décrirai que ce dont j'ai le souvenir, j'étais trop jeune pour aller danser au Chalet de Champignol et ma taille ne m'a jamais permis de performance sportive. On trouvait des cinémas dans chaque quartier, en tout une dizaine dans Saint-Maur, dont trois dans le quartier¹⁴. Il n'en reste que deux dans notre ville. Je suis allé pour la première fois au Kermesse-Cinéma, une salle minuscule, 33 rue du Pont de Créteil, au premier étage dans la cour d'un immeuble ; j'avais 11 ou 12 ans. Le Cinéma-Théâtre d'Adamville, qui porte maintenant le nom sans éclat de 'Lido', jouait aussi des pièces de théâtre. Au début du siècle, Mounet-Sully et Coquelin y ont enchanté les Saint-Mauriens. Le plus grand cinéma de la ville était 'l'Artistic', 34, avenue de la République. Plusieurs fois dans l'année, des pièces classiques y étaient jouées par une troupe venant de Paris, pour les élèves des cours supérieurs et des E.P.S.

Mais il y avait aussi des fêtes : fêtes nautiques sur la Marne, fêtes foraines dans chaque quartier à date fixe. Surtout, il y avait la grande fête du 14 juillet autour de la mairie. Celle-ci n'avait pas encore été agrandie et ne comportait que son pavillon central actuel. Tout autour, la vaste place ombragée de marronniers permettait aux baraques foraines et aux manèges de s'installer, avec au fond le 'parquet' abrité sous une vaste tente, pour les amateurs de danse. Le cirque 'Fanny' occupait la plus grande place avec son chapiteau, son estrade illuminée pour la parade. Je n'étais pas amateur de manège, mais j'aimais voir les animaux dans les cages de la ménagerie du cirque et j'étais très intéressé par l'énorme groupe électrogène qui vrombissait pour assurer l'illumination du cirque. La veille, les artistes défilaient en musique dans les rues pour annoncer les représentations.

14. *Indicateurs Bijou* de 1923, 1925, 1939 (Archives communales).

15. L'*annuaire du 'Tout Saint-Maur'* de 1925 donne une liste des abonnés au téléphone. Ils sont un peu plus de 700. La numérotation n'est d'ailleurs qu'à trois chiffres. M^{lle} Ancette, la sage-femme, n'est pas sur la liste.

J'ai un souvenir particulier de la fête de 1925. J'avais eu la coqueluche et la rougeole dans l'année. J'étais un peu remis et mes parents m'ont emmené au cirque le 13 juillet. Nous étions venus à pied depuis la rue de La Varenne, et on m'avait peut-être acheté un lampion avec une bougie pour suivre la retraite aux flambeaux. Après la séance, nous sommes rentrés à pied bien sûr. Le lendemain, 14 juillet, j'avais une petite sœur ! Les femmes accouchaient chez elles à l'époque et mon père a dû, je pense, retourner chercher la sage-femme avenue Émile Zola, car les particuliers avaient rarement le téléphone et la sage-femme probablement pas non plus. ¹⁵

*

Au mois de juillet 1934, mon père a eu la joie d'être nommé directeur de l'école de garçons de Bourg-la-Reine. C'était une belle promotion. Il aurait préféré demeurer à Saint-Maur, mais cela n'avait pas pu se faire. J'ai regretté Saint-Maur, mes professeurs, mes camarades et le cadre de l'E.P.S., avec son vaste parc ombragé. Je suis allé poursuivre mes études à Paris dans une école à la cour étriquée dans laquelle s'entassaient plus de six cents élèves.

L.G.

Bibliographie.

Histoire locale :

BLED (E.), *J'avais un an en 1900*. Paris, 1987.

BOUSQUIÉ (G.), « Vieux souvenirs sur l'emplacement du lycée Marcelin-Berthelot », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 14, 1939.

CHEMTOB (L.), « La vie à Saint-Maur pendant la première année de la guerre de 1914 », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 58, 1985.

DEROUAULT (A.), « Souvenirs des années Vingt », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 65-66, 1993-1994.

GILLON (P.), « Genèse et mutations du quartier du vieux Saint-Maur », *Mémoires Paris et Ile-de-France*, t. 25, 1974, p. 111-125.

MOREAU (G.), « La Société d'Histoire locale », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 59, 1986.

POUVEREAU (H.), « Bribes et Miettes d'histoire locale », *Les actualités littéraires et historiques de France*. Paris, 1927.

SAOUTER (G.), « Dénomination des rues de Saint-Maur. L'éclairage des rues de Saint-Maur », *Le Vieux Saint-Maur*, n° 49, 1969.

L'école laïque :

BLED (E.), *Mes Écoles*. Paris, 1977.

Photographies et cartes postales anciennes :

COMBREXELLE (D.), BRASCHI (C.), *Paris-Bastille – Verneuil-l'Étang à toute vapeur*. Breil-sur-Roya, 1989.

LANIER (L.), ARLES (M.), LOYAL (E.), *Saint-Maur-des-Fossés à la Belle Époque, t. III : Le Parc, le vieux Saint-Maur, Champignol, Saint-Georges de Luzeçon*, 1989.

RIOUSSET (M.), *Les bords de Marne du Second Empire à nos jours*. Dammarie-les-Lys, 1985.

RIVIERE (Éd.), *L'École primaire supérieure et professionnelle de Saint-Maur*. Album de cartes postales, s.l.n.d. (1927 ?).

Société d'histoire et d'archéologie « Le Vieux-Saint-Maur », *Saint-Maur en cartes postales anciennes*. Zaltbommel, 1977.